

MAUX EN MOTS

Traitements littéraires de la maladie

Maria de Jesus Cabral

Maria João Reynaud

Maria de Fátima Outeirinho

José Domingues de Almeida (Orgs.)

Universidade do Porto. Faculdade de Letras

2015

Titre: *Maux en mots. Traitements littéraires de la maladie*

Organisateurs:

Maria de Jesus Cabral

Maria João Reynaud

Maria de Fátima Outeirinho

José Domingues de Almeida

Éditeur: Universidade do Porto. Faculdade de Letras

Lieu: Porto

Année: 2015

ISBN: 978-989-8648-46-4

Édition en ligne

URL: <http://ler.letras.up.pt/site/default.aspx?qry=id022id1458&sum=sim>

© des auteurs des textes

Couverture : *Mare calma* Alexandru Rădvan

ÉCRITURE, CHEMINEMENT INDIVIDUEL ET HISTOIRE CHEZ WALTER BENJAMIN, INGEBORG BACHMANN ET CARL GUSTAV JUNG

BILGE ERTUGRUL
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
bilge.ertugrul@univ-paris1.fr

Résumé : Écrire les souffrances, les malaises et les maux divers que l'individu rencontre lui-même ou observe dans la société et dans l'histoire est un processus complexe qui a suscité de nombreuses interrogations et réflexions chez Walter Benjamin, Ingeborg Bachmann et Carl Gustav Jung. Tout en étant des auteurs bien différents, dans quelques-uns de leurs textes ils considèrent l'écriture des « maux » non seulement comme une mission essentielle conférée à l'écrivain, à l'historien et au penseur, mais également comme un moyen privilégié qui permet à l'être humain de façonner son propre cheminement, en transformant en expérience vécue ce qui, autrement, ne resterait que simple connaissance ou lui serait occulté par ses propres résistances conscientes ou inconscientes. Les tensions qui caractérisent les rapports entre « maux écrits » et « mots vécus » retiennent toute l'attention de ces auteurs.

Mots-clés : souffrances – écriture – Benjamin – Bachmann – Jung.

Abstract: Writing about suffering and difficulties that happen to the writing person himself or that he observes in the society and in history is a complex process, inspiring comparable questions and reflections to Walter Benjamin, Ingeborg Bachmann and Carl Gustav Jung, although they are very different authors. In some of their texts, they consider that writing about these troubles should not only be the most important mission of any writer, historian and thinker, but also the best way, for the human being, to look for his own way through life, by transforming in lived experience what, otherwise, would simply remain as knowledge or even stay unknown, hidden from his own conscious or unconscious resistances. The tensions characteristic of the links between writing about suffering and living according to what has been written are of particular interest for these authors.

Keywords: pain –writing – Benjamin – Bachmann – Jung.

Introduction

Dans de nombreux écrits, Benjamin, Bachmann et Jung s'interrogent sur la complexité des rapports entre les « maux » et les « mots », entre les souffrances et l'écriture, mais aussi entre l'écriture de ces souffrances ou malaises – qu'elles soient liées à l'individu lui-même ou à son époque – et le cheminement de l'homme à travers l'expérience. Bien qu'ils travaillent et écrivent sur des domaines et des disciplines très variés, produisant des textes aussi divers que le journal intime, l'essai ou le roman, Benjamin, Bachmann et Jung abordent tous trois l'écriture à la fois comme un moyen de se confronter au monde, et comme un moyen de sonder la part inconsciente de sa propre vie, sous forme de quêtes, de réflexions ou de témoignages. Ces parallèles entre ces auteurs ne doivent bien sûr pas occulter les traits qui les différencient, notamment en ce qui concerne les réflexions très critiques sur le nazisme qui caractérisent essentiellement bon nombre de textes de Bachmann et de Benjamin, comme *La trentième année*, *Malina* ou *Sur le concept d'histoire*. Quant à Jung, c'est surtout son *Livre Rouge* qui retiendra notre attention ici, en tant que résultat d'une expérience originale reflétant, sur une durée assez longue, le cheminement individuel de l'auteur, tel qu'il est directement influencé par cette écriture en cours.

Les textes que nous aborderont nous permettront de nous interroger sur la place qu'occupe l'écriture des maux et des souffrances dans la mission de l'écrivain, envers la société dans laquelle il vit ou envers l'histoire dont il hérite. Ces textes et leurs auteurs nous éclaireront également sur les possibilités qu'offre l'écriture pour combler le fossé douloureux dans le cheminement de l'être humain, entre conscience et inconscient, entre connaissance et expérience, entre privé et public, entre passé et présent, incitant l'individu à une confrontation dynamique avec ces « maux ».

1. Écrire les « maux », est-ce la véritable « mission » de l'écrivain ?

Dans leurs commentaires et essais sur l'écrivain et ses conditions de vie et de travail, Bachmann comme Benjamin insistent sur la nécessité, pour l'écrivain, de se confronter à la souffrance - celle de son époque contemporaine comme celle du passé - et de faire sa propre expérience pour échapper à la tentation de vivre replié sur les acquis du passé et de la tradition. C'est en ce sens que Bachmann admire Kafka, dont la littérature cherche à « réveiller » le lecteur et qu'elle s'inspire de Musil qui met en garde

contre l'appauvrissement de l'expérience dans son *Homme sans qualités*. L'écriture doit rechercher les causes des événements, elle doit se méfier des apparences et doit poser des questions relatives aux responsabilités et à la culpabilité dans cette recherche de vérité. Comme Bachmann le rappelle dans ses *Leçons de Francfort*, écrire, c'est avant tout se positionner dans son époque à travers son œuvre, dans l'espoir d'aboutir à une vision ouverte sur l'avenir : « Dans le meilleur des cas, le poète peut réussir deux choses : représenter son époque et présenter quelque chose dont le temps n'est pas encore venu » (Bachmann, 1986: 28). C'est sur les difficultés de cette mission ainsi que la violence qu'elle peut engendrer qu'elle insiste tout particulièrement, quand elle parle des « secousses révolutionnaires isolées » (*idem*: 19) qui font naître les grandes œuvres.

Benjamin, de son côté, dans ses études sur Baudelaire, tout en soulignant le dénuement dans lequel vivait le poète pour pouvoir accomplir son œuvre, note la force de ses intuitions qui lui ont permis de réfléchir sur sa « propre condition » ainsi que sur les « souffrances qui caractérisent son époque » (Benjamin, 2002: 110). S'inspirant de la vie et de l'œuvre de quelques grands écrivains de leur temps, Bachmann comme Benjamin considèrent l'écriture comme un moyen pour aborder les souffrances qui surgissent lorsque l'individu pose un regard critique approfondi sur lui-même et sur la société. Tous deux recourent à une écriture qui abat les frontières entre réflexion réaliste, mythe et rêve pour mieux approcher la complexité de la présence du passé au sein du présent.

Chez Benjamin, ce sont les années trente et la montée du nazisme et du fascisme qui se trouvent au cœur des écrits, tandis que Bachmann, toute jeune poétesse propulsée sur le devant de la scène littéraire au lendemain de la seconde guerre mondiale, fait le choix difficile de revenir, à travers l'écriture, sur cette époque du nazisme, qui a marqué son enfance et son adolescence. Dans son œuvre en prose, elle tente de briser le silence imposé par les souffrances vécues dans les camps nazis et de lutter contre le refoulement de cette période, qui fige la société allemande et autrichienne des années 50 et 60 dans un malaise général. À la même époque, Hannah Arendt tente d'œuvrer dans le même sens avec ses approches sans concession du nazisme dans son *Eichmann à Jérusalem*.

Les maux et les souffrances dont sont accablés les personnages dans les nouvelles de Bachmann avaient longtemps été considérés par la critique comme des problèmes d'ordre strictement personnel ou privé. Depuis qu'on reconnaît à ces « maux » toute leur dimension historique et sociale, on ne peut plus ignorer qu'à travers cette écriture, la jeune auteure de l'époque refuse de se plier à l'amnésie collective que la société veut imposer aux intellectuels et aux écrivains pendant la période de reconstruction matérielle de l'après-guerre. Dans son recueil *La trentième année*, la nouvelle intitulée « Parmi les fous et les assassins » traite notamment de la violence de la société viennoise où les anciens collaborateurs nazis continuent à occuper leurs postes et accentuent le malaise palpable dans la ville.

À la question de savoir si l'écrivain et le penseur peuvent détourner leur regard de la montée du nazisme et de son impact dévastateur et durable, Bachmann comme Benjamin répondent par la négative, à la fois dans leurs œuvres et dans leurs propres cheminements. Les maux et malaises de leurs temps, auxquels tous deux consacrent toute leur attention dans leurs textes, les affectent également dans leur propre vécu. Bachmann, se retrouvant très seule dans cette époque réfractaire à toute réflexion sur le passé nazi, souffre de graves dépressions, et meurt prématurément en 1973 des suites d'un tragique accident domestique. Benjamin, lui, épuisé par l'exil et les persécutions dont il est victime à partir de 1933, finit par mettre fin à ses jours en 1940. À regarder les maux de leurs temps de très près, de nombreux autres auteurs qui ont écrit sur l'époque nazie s'exposent au désespoir, qui pousse certains d'entre eux jusqu'au suicide, comme c'est le cas pour Kurt Tucholsky, Klaus Mann, Stefan Zweig ou Paul Celan.

2. Écrire les « maux » pour témoigner d'une époque et contribuer à l'histoire

C'est la recherche de vérité sans concession qui caractérise ces auteurs qui refusent tous de se plier aux impératifs d'un contexte politique ou social, quitte à se retrouver dans l'isolement, parfois même au sein de leur propre entourage. Écrire sur les maux et les malaises de son époque dans une approche subjective et originale – comme le fait Klaus Mann dans son *Méphisto* dès 1936 – peut être considéré comme une menace par le pouvoir en place ; que *Méphisto* n'ait pas été apprécié par le régime

hitlérien et par la société allemande des années 30, dont Klaus Mann dénonce les responsabilités collectives dans l'avènement du nazisme, n'est pas bien surprenant. Ce qui l'est en revanche, c'est le refus de publication que le livre a essuyé pendant plusieurs décennies en Allemagne Fédérale, parce que son contenu mettait en péril les thèses officielles sur le nazisme, introduites par le pouvoir politique en place et longtemps tolérées par bon nombre d'historiens. Malgré ces aléas contextuels, l'œuvre est bien là, et témoigne de la personnalité complexe mais intègre d'un auteur qui a choisi de regarder son époque en face ; ce qui lui a permis d'y déceler et d'y dénoncer des responsabilités collectives, un bon demi-siècle avant de nombreux historiens.

Ces auteurs ont bien sûr souffert de la méconnaissance de leurs œuvres de leur vivant, du peu de solidarité à leur égard, ou des promesses de publications retirées au dernier moment, parfois pour protéger d'anciens collaborateurs nazis. C'est ce qui est arrivé à Klaus Mann, qui devait publier *Méphisto* aux Editions Langenscheidt au lendemain de la guerre. Or, l'éditeur se rétracte sans lui cacher que c'est par égard pour le comédien Gustav Gründgens, dont le rapprochement progressif avec les nazis avait directement inspiré le personnage de Hendrik Höfgen dans *Méphisto*. Quelques jours avant de se suicider, Klaus Mann se donne la peine de répondre à l'éditeur en ces termes : « Je ne sais pas ce qui me frappe le plus : la bassesse de votre morale ou la naïveté avec laquelle vous l'avouez. (...). Surtout ne rien risquer ! Toujours suivre le pouvoir pas à pas ! Toujours nager dans le sens du courant ! » (Mann, 2008: 409).

La marginalisation qui a été le lot de bon nombre d'écrivains pendant, et même encore bien après le nazisme, n'a pourtant pas fait fléchir leurs positions, ni entamé leurs quêtes dans l'écriture. La postérité a fini par leur donner raison et par reconnaître leurs mérites, à en croire les diverses réflexions et études qu'inspirent leurs œuvres depuis quelques années. Walter Benjamin et son *Sur le concept d'histoire*, à l'origine refusé à la publication, y compris par son ami et collègue Adorno, en est également une belle illustration. Ce texte, qui est le dernier de la plume de Benjamin avant sa mort, mêle critique politique, sociale et intellectuelle pour parvenir à rendre compte des souffrances et des violences qui s'accroissent dans la société contemporaine. Sans pour autant verser dans le nihilisme, Benjamin y réfléchit sur la mission de l'historien en des termes poétiques, soulignant qu'en plus du travail d'enquête rationnelle sur le passé, il s'agit de mobiliser toute sa sensibilité pour une interprétation plus nuancée de l'homme

au milieu de la nature et une approche plus juste de la relation entre l'homme et la société. C'est en ce sens que l'historien doit être attentif à « l'air » qu'on respire, au « souffle » qui nous frôle, aux « échos » quasi imperceptibles des « voix » d'hier et d'aujourd'hui ainsi qu'aux « rendez-vous mystérieux » entre les générations, s'il veut pouvoir saisir les signes éphémères du passé qui peuvent surgir comme un « éclair » dans le présent pour disparaître aussitôt après. Malgré son style littéraire, *Sur le concept d'histoire* contient à la fois la dense synthèse d'une réflexion sur les maux et les malaises d'une époque violente, et l'aspiration à voir la conscience et la dénonciation de ces maux aboutir à des temps meilleurs.

Ce sont ces tensions subies par l'homme pris à la fois par le passé et le présent, et désireux de se tourner vers l'avenir que Benjamin comme Bachmann abordent dans leurs œuvres. Que les quêtes au service d'une connaissance rationnelle visant à accumuler des savoirs et à émettre en permanence des jugements sur les faits et les événements finissent par aboutir à des impasses, Bachmann le montre dans de nombreuses nouvelles de son recueil *La trentième année*. Dans le texte éponyme du recueil, le personnage principal est déboussolé après avoir dévoré tous les livres et inlassablement parcouru des lieux innombrables à la recherche de quelque chose qu'il a du mal à identifier. Quand il finit par s'effondrer d'épuisement après cette course frénétique à la connaissance, c'est le fait d'admettre ses propres limites qui lui permet de sortir progressivement de la crise.

La nouvelle « Tout » aborde, elle, les exigences excessives d'un père qui s'éloigne de plus en plus de sa compagne et de son fils, parce que ce dernier n'est pas porteur du « nouveau langage » qu'il attendait de lui. Ce n'est qu'après la mort accidentelle de l'enfant que le père prend douloureusement conscience de ses erreurs et se rappelle à lui-même le caractère personnel et progressif de tout apprentissage : « Ne va pas trop loin. Apprends à aller plus loin. Apprend toi-même » (Bachmann, 1964: 96). Quant à la nouvelle « Vérité », les limites de la connaissance rationnelle y sont expérimentées par un Juge confronté à l'étroitesse du langage juridique, qui lui impose de s'en tenir aux « faits simples, nus et indiscutables » (*idem*: 176), même quand ils ne permettent pas de faire toute la lumière sur certaines circonstances de la vie. Là encore, c'est en prenant conscience de ces limites que le juge parvient à sortir de la crise,

renonçant par la suite à l'exercice de son métier et préférant aller « s'accroupir aux carrefours du monde (...) pour écouter l'univers » (*idem*: 205).

Dans son roman *Malina*, Bachmann met aussi en scène un personnage principal tiraillé entre ses réflexions rationnelles et ses aspirations à l'expérience pratique, à l'amour et à la joie. Comme dans la nouvelle « Trentième année », la narratrice du roman a « lu tous les livres », « dévoré les pensées de tous les siècles », « des Présocratiques à Sartre », elle a tout lu dans tous les lieux « partout, dans toutes les gares, les trains, les trams, les omnibus, les avions » (Bachmann, 1991: 65). Grâce à la composition complexe de son texte, Bachmann parvient à y exposer les tensions entre réflexions et émotions, entre connaissance rationnelle et légendes, entre rêves et cauchemars, tout en situant l'œuvre dans un contexte historique précis, où le poids de l'héritage du nazisme est particulièrement lourd à porter.

Dans ce livre, les registres du personnel et du social, du privé et du public, du présent et du passé, du conscient et de l'inconscient sont intimement entrelacés et font clairement apparaître l'enchevêtrement de tous ces fils impossibles à démêler. Toujours rattrapée par les malaises du contexte historique et social dominé par les tabous et l'hypocrisie, la narratrice se trouve de plus en plus isolée et ne parvient pas à mener à bien son projet d'écriture, se heurtant notamment à la violence des images des camps de concentration qui resurgissent dans ses cauchemars et qui finissent par lui imposer le silence et la disparition.

3. Écrire les « maux » pour s'orienter entre conscience et inconscient, entre connaissance et expérience, entre corps et esprit

Comment accomplir son cheminement personnel, dans une expérience toujours en devenir, qui relie l'homme à de multiples fils visibles et invisibles entre présent et passé, entre ici et ailleurs, entre désirs personnels et contraintes extérieures ? Ces questions qui peuvent plonger l'individu dans la confusion et la souffrance à certains moments de sa vie, semblent également le tourner vers l'écriture. C'est d'un tel besoin d'écrire qu'est né *Le Livre Rouge* de Carl Gustav Jung, qui représente la somme d'une quinzaine d'années de notes intimes prises par l'auteur dans l'espoir de sortir de la crise existentielle profonde qui le frappe à la veille de la première guerre mondiale. *Le Livre Rouge* - qui a été édité à titre posthume il y a seulement quelques années, après de

longs travaux menés par une équipe de chercheurs internationaux, pour déchiffrer ces notes, abréviations et dessins que Jung destinait exclusivement à lui-même et à quelques intimes - témoigne d'une expérience originale démontrant l'impact du processus d'écriture sur le cheminement individuel.

Le fait même de commencer à écrire ses cauchemars, ses angoisses, ses doutes et ses fantasmes permet à Jung de cesser de fuir la part inconsciente et douloureuse de son existence, tiraillé qu'il était entre les exigences d'une carrière professionnelle brillante et le malaise profond causé par ses émotions et ses réactions qui restaient confuses à ses propres yeux. En recueillant quotidiennement ces pensées et images troublantes par écrit, il voit progressivement émerger un autre espace de vie, en lisière à la fois de sa vie privée et de sa vie publique ; l'écriture constitue ainsi une nouvelle sphère où commencent à se déployer des réflexions qui parviennent à l'éclairer sur lui-même, sur ses doutes, sur ses besoins et ses aspirations les plus profondes.

Ces notes manuscrites, dont Jung entame la rédaction sous la pression des cauchemars répétés causés par le contexte tendu de la veille de la première guerre mondiale, seront ensuite progressivement accompagnées de dessins et de peintures. Elles illustrent les coulisses d'une longue quête où l'écriture des maux et des malaises façonne peu à peu le vécu de l'auteur, lui permettant de surmonter ses crises et de nourrir de nouvelles inspirations.

L'écriture peut donc nous aider à découvrir ce dont nous n'étions pas conscients auparavant, à un moment où la pensée n'y parvenait plus. Walter Benjamin insiste sur ce pouvoir particulier de la littérature, capable de « rendre présentes » les choses, de les « représenter » dans l'espace d'un texte, au lieu de simplement les définir ou de les résumer, comme le ferait la pensée. Le relief donné aux choses par les mots en littérature rend les approches « vivantes » comme le souligne Bachmann, ou doit les rendre « subjectives », comme le réclame Benjamin. En ce sens, c'est aussi la part manquante de l'œuvre qui joue un rôle fondamentale, car chaque nouveau lecteur l'enrichira de sa propre vision.

Benjamin comme Bachmann soulignent ce rapport dialectique entre l'écriture et la lecture, qui fait de la création littéraire un processus infini, nécessaire à la vie au sens le plus large. Benjamin exige que l'on lise et relise les livres, si on veut sortir de ses

propres aveuglements : « Il y a des gens (...) qui n'abordent jamais un livre comme il conviendrait, parce qu'ils ne relisent jamais. Et pourtant ce n'est qu'en sondant une muraille à petits coups, en trouvant les endroits qui sonnent creux et vous arrêtent (?) qu'on tombe sur des trésors que le lecteur que nous fûmes y avait enfouis » (Benjamin, 2001: 255). Ce dur labeur du lecteur, comparé ici à celui de l'archéologue, est certes prometteur mais toujours à recommencer, pour tenter de rendre conscient ce qui a continuellement tendance à nous échapper.

L'importance de l'intervention concrète de la main n'est pas à négliger dans ce processus créatif d'écriture et de lecture. L'espace que Jung accorde - par ces notes manuscrites et ces dessins qui aboutiront au *Livre Rouge* - au travail concret de la main, permettant à l'esprit de s'exprimer autrement que par la pensée et d'en surmonter ainsi les blocages, rappelle également les propos de Max Ernst, qui, à chaque fois que l'inspiration lui faisait défaut en tant que peintre, commençait l'élaboration d'une nouvelle sculpture. L'artiste remarque que c'était le fait de se livrer à un travail physique plus complet, nécessitant l'usage de ses deux mains au lieu d'une seule en peignant, qui lui permettait de surmonter la crise et de retrouver le chemin de la peinture après ces détours par la sculpture. On peut justement se demander si le fait d'écrire les maux et les souffrances, le fait d'user de sa main pour transformer en mots des bribes de pensées qui autrement risquaient de rester enfermées dans l'esprit, ne contribue pas activement au processus de transformation des mots en expérience vécue.

Or, le recours à la main et à la production manuelle est en net recul dans le monde moderne, comme le souligne Benjamin dans son *Œuvre d'art à l'époque de sa reproduction technique* (2013a). Depuis l'avènement de la photographie et du film, toute la perception de l'homme est en train de subir un profond bouleversement, puisque la main qui jouait un rôle fondamental dans l'élaboration de l'œuvre, notamment en peinture, sera désormais supplantée par l'œil du photographe ou du réalisateur. Le regard posé sur le monde à travers l'objectif étant instantané et nécessairement beaucoup plus rapide que la main qui tentait de transformer la vision du monde en œuvre d'art, cette mutation est à l'origine d'accélération et d'illusions néfastes pour l'homme et sa conception de la société.

4. Écrire les « maux » pour pouvoir les affronter ?

Contre les aspirations à la vitesse et à la mégalomanie qui caractérisent leur époque, Benjamin comme Jung prônent la lenteur et attirent l'attention sur la relativité de ce qu'on appelle grandeur ou réussite. Dans son *Livre Rouge*, Jung rappelle que face à l'horizon infini, l'œuvre humaine, aussi grande soit-elle, restera infiniment petite. Or, pour chaque homme, l'œuvre de sa vie en particulier est celle qui est primordiale. Au milieu de cette tension, l'important est de chercher à accomplir sa vie du mieux possible, sans se préoccuper des notions de grandeur ou de petitesse. La part mystérieuse du cheminement personnel qui n'est ni explicable au sens scientifique du terme ni prévisible en tant que devenir, en accentue la complexité et génère de la souffrance.

Comme Benjamin, Jung insiste sur l'importance du recours à l'écriture et à la lecture pour permettre à la pensée et à la connaissance rationnelle de se transformer en expérience vécue. La confrontation intime de l'individu avec ses « voix intérieures » qui sont toujours multiples et difficiles à identifier, ne peut se réduire au simple enchaînement des événements extérieurs. C'est le recul nécessaire à ce travail d'introspection qu'offre le processus d'écriture, en permettant à l'individu de renouer avec la diversité de sa dimension d'être intérieur, dont la portée est impossible à saisir et à vivre dans le simple registre apparent et factuel. Mais les résistances psychologiques et les pressions sociales rendent problématique la création de cet espace d'écriture pourtant nécessaire à l'accomplissement individuel.

Benjamin, bien connu pour son attachement à la figure du flâneur, menacé de disparition depuis l'époque de Baudelaire, analyse les mutations profondes de l'époque moderne et leur impact direct sur le phénomène de l'écriture. Si l'écriture a longtemps permis de se mettre à l'écoute des maux et des souffrances des hommes pour les intégrer dans l'expérience de chacun, depuis le début du XXe siècle, on observe un appauvrissement au niveau de l'expérience elle-même. Dans *Expérience et pauvreté* (2011a) Benjamin souligne le caractère paradoxal de cette situation, avec d'un côté la multiplication des moyens techniques et matériels dans nos sociétés modernes, et de l'autre, l'aggravation de la « pauvreté » de l'expérience, qu'il qualifie surtout comme

une lassitude, qui ôte le désir même de transformer la connaissance et le savoir en expérience vécue.

La tendance contemporaine à la « spécialisation » des connaissances et à « l'uniformisation » de l'esprit et du monde, contribuent en fait à un appauvrissement de l'expérience vécue, alors même que les nombreux moyens créant confort et facilité lui confèrent des apparences de richesse. C'est dans ce contexte que Benjamin replace la disparition progressive du « narrateur » traditionnel, qui, à travers le récit oral, partageait une expérience vécue avec son auditoire ; étant donné le « pouvoir de guérison » qui peut émaner d'un simple récit permettant de nouer un lien - comme il le souligne dans « Narration et Guérison » (2011b) - ces mutations accentuent les souffrances de l'homme moderne.

À l'accélération et à la dispersion qui marquent sa réalité contemporaine, Benjamin oppose une mission particulière qu'il confère à l'historien, dans son texte *Sur le concept d'histoire*. L'histoire, selon Benjamin, accorde toute son attention à la complexité du temps, où l'infiniment grand et l'infiniment petit cohabitent inséparablement. Il doit toujours rester conscient de ce lien indéfectible entre tous les registres de chaque vie humaine en particulier et l'histoire de l'humanité : « Il réussira ainsi à faire voir comment la vie entière d'un individu tient dans une de ses œuvres, un de ses faits ; comment dans cette vie tient une époque entière ; et comment dans une époque tient l'ensemble de l'histoire humaine » (Benjamin, 2013b: § 17). Loin d'ignorer les difficultés de cette mission, où l'écriture de l'histoire doit essentiellement veiller à identifier les souffrances du passé, Benjamin en fait un véritable défi à relever par la société toute entière, si elle veut parvenir à « attiser » une nouvelle « étincelle d'espoir » (*idem*: § 6).

Conclusion

Ces œuvres de Walter Benjamin, d'Ingeborg Bachmann et de Carl Gustav Jung nous montrent à la fois la nécessité et la difficulté d'écrire les maux et les souffrances ; qu'ils soient relatifs au cheminement complexe de l'être humain entre conscience et inconscient, entre théorie et pratique, entre connaissance rationnelle et expérience vécue, ou qu'ils soient aggravés par des circonstances sociales et historiques lourdes à porter, l'existence des maux et des souffrances divers semble affecter toute vie humaine

et le recours à l'écriture apparaît comme un moyen privilégié pour s'y confronter et en témoigner.

Or, le XX^e siècle vient aggraver cette complexité, à plusieurs titres. D'un côté avec l'avènement du nazisme et le lourd héritage qu'il laisse derrière lui, de l'autre, avec les profondes mutations dans les techniques et les moyens de communications qui accentuent les souffrances des hommes tout en réduisant leurs possibilités de transformer celles-ci en écriture et en expérience vécue, étant donné les accélérations qui modifient la perception et favorisent les illusions. Si le processus dynamique d'écriture et de lecture que Benjamin, Bachmann et Jung considèrent tous trois comme l'espace nécessaire au cheminement individuel en toute créativité semble particulièrement menacé dans ce contexte moderne, c'est pourtant précisément ce processus qui semble pouvoir offrir des moyens de résistance contre ces mêmes maux.

Références bibliographiques

- ARENDDT, Hannah (1966). *Eichmann à Jérusalem, Rapport sur la banalité du mal*. Paris: Gallimard.
- BACHMANN, Ingeborg (1964). *La trentième année*. Paris: Seuil.
- BACHMANN, Ingeborg (1986). *Leçons de Francfort*. Paris: Actes Sud.
- BACHMANN, Ingeborg (1991). *Malina*, Paris: Seuil.
- BENJAMIN, Walter (2001). *Fragments philosophiques, politiques, critiques et littéraires*, Paris: PUF.
- BENJAMIN, Walter (2002). *Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*. Paris: Petite Bibliothèque Payot.
- BENJAMIN, Walter (2011a). *Expérience et pauvreté*. Paris: Ed. Payot et Rivages.
- BENJAMIN, Walter (2011b). « Narration et guérison », *Images de pensée*. Paris: Bourgois.
- BENJAMIN, Walter (2013a). *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*. Paris: Ed. Payot et Rivages.
- BENJAMIN, Walter (2013b). *Sur le concept d'histoire*. Paris: Ed. Payot et Rivages.
- ERNST, Max (2011). « Mes vagabondages, mes inquiétudes », DVD, Coffret Max Ernst. Paris: Collection Phares.

FREI, Norbert (2001). *Karrieren im Zwielficht. Hitlers Eliten nach 1945*. Frankfurt: Edition Campus.

JUNG, Carl Gustav (2012). *Le livre rouge*. Paris: L'iconoclaste.

MANN, Klaus (2008). « Lettre du 12 mai 1949 », citée dans la postface de *Méphisto* (2008). Frankfurt: Edition Rowohlt, p. 409.